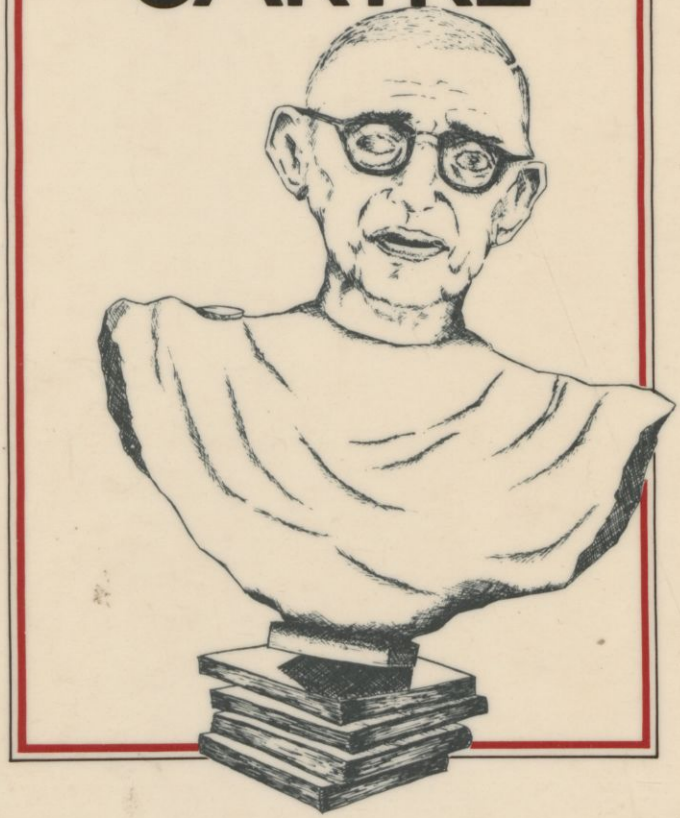
MICHEL-ANTOINE BURNIER

LE TESTAMENT DE SARTRE



OLIVIER ORBAN

Le testament de Sartre

543
sept 83

16° Z.
24286

DU MÊME AUTEUR

Les Existentialistes et la Politique (*Gallimard*)
La Chute du Général (*J.-C. Lattès*)
Histoire du Socialisme (*Jannink*)

En collaboration avec Frédéric Bon
Les Nouveaux Intellectuels (*Le Seuil*)
Si Mai avait gagné (*J.-J. Pauvert*)
Classe ouvrière et Révolution (*Le Seuil*)
Les Voraces (avec Bernard Kouchner, *Balland*)
Qu'elle ose paraître ce qu'elle est (*in* les Présupposés du Socialisme d'Édouard Bernstein, *Le Seuil*)

En collaboration avec Bernard Kouchner
La France sauvage (*J.-C. Lattès*)

En collaboration avec Patrick Rambaud
Les Complots de la Liberté (*Grasset*)
1848 (*Grasset*)
Le Roland Barthes sans peine (*Balland*)
La Farce des Choses (*Balland*)

MICHEL-ANTOINE BURNIER

Le testament de Sartre

Olivier Orban

DL-05-10-1982-31186



© Olivier Orban, 1982
ISBN 2-85565-197-2

Pour Faby

Voilà une douzaine d'années, Sartre a déclaré devant quelques amis : « Il serait temps que j'avoue enfin la vérité. Un jour, j'écrirai une sorte de testament politique. On aura des surprises : car enfin, on ne peut pas tout dire sur le moment, et dans l'urgence j'ai gardé bien des choses pour moi. Je dévoilerai ce que j'ai vraiment pensé et ce que je pense maintenant, avec le recul. J'en connais qui grinceront des dents : à commencer par moi-même. » Ce testament, Sartre ne l'a jamais écrit. J'ai imaginé ce qu'il aurait pu être.

Elle ne m'a pas fait rire, cette poignée de main que j'ai échangée avec Raymond Aron. En public encore, et devant les caméras. Vous vous en souvenez peut-être : c'était en juin 1979. Il s'agissait d'arracher des Vietnamiens à la mer, et nous donnions une conférence de presse pour sauver les noyés qui fuyaient un régime révolutionnaire. Aron était là, moi aussi. On se le figure aisément : cette rencontre cérémonieuse dut combler les âmes délicates. Belle réconciliation ! Pour moi, j'ai eu l'impression d'un revirement : quoique nous nous fussions croisés une ou deux fois avec mauvaise humeur, il y avait trente ans que je refusais obstinément de fréquenter M. Aron. Je le connais bien, ce morne personnage : ce fut mon ami avant la guerre, et tout de suite après. Puis il a filé à droite :

gaulliste, proaméricain, chroniqueur au *Figaro* : ce qu'il est convenu de nommer un chien de garde. J'étais dans un camp, il était dans l'autre, voilà tout. Il a soutenu de Gaulle en mai 1968 et l'Amérique au Viêt-nam, il a tout accepté, les bombes, le napalm, le corps expéditionnaire, il a proclamé les vertus du monde libre et son horreur des révolutions. Reconnaissons-lui ce triste courage : il n'a jamais varié.

Là-dessus j'imagine son plaisir : je viens à ses côtés pour secourir des Vietnamiens *anticommunistes*. Pire : je me rends à l'Élysée avec lui pour rencontrer Giscard. La droite exulte ou ricane, et je laisse dire : une espèce de sacrifice. En 1973, je proclamais encore : « Un régime révolutionnaire doit se débarrasser d'un certain nombre d'individus qui le menacent, et je ne vois pas là d'autre moyen que la mort. On peut toujours sortir d'une prison. Les révolutionnaires de 1793 n'ont probablement pas assez tué[1]. » J'approuvais les communistes vietnamiens sans l'ombre d'une réserve, je souhaitais leur entière victoire et qu'ils écrasent la réaction sudiste. Oh, j'en conviens, mes intentions étaient d'une exquise pureté; l'avenir de l'homme passait par cette violence, et face à la terreur américaine je voyais là une nécessité historique : troisième force, troisième voie, bouddhisme, neutralisme, c'étaient des balivernes. Et puis voilà : il y a eu ces hommes qui fuyaient le Viêt-nam par dizaines de milliers et qui mouraient. Me suis-je senti coupable ? Dupé ? Toujours est-il que je fus bouleversé. Au diable la

politique et l'amour-propre : j'ai pris le parti des réfugiés.

J'ai toujours pensé contre moi-même et cette affaire me remit en mémoire quelques vérités déplaisantes. En trente ans de vaticinations politiques, combien de partis ou d'États révolutionnaires ai-je soutenus, qui ont mal tourné ? Sur l'U.R.S.S., l'Algérie, Cuba, la Chine, combien de positions ai-je prises pour les abandonner, parfois en douce, sans trop me soucier de la débâcle ? Je dois bien le reconnaître : j'ai si souvent changé d'avis au mépris de mes affirmations précédentes. Qu'importait que les révolutions victorieuses sombrassent une à une dans une sanglante tartuferie : la bonne révolution, ce serait toujours la prochaine et Dieu n'est pas atteint par les péchés de l'Église. Ai-je eu tort ? Raison ? En tout cas je ne me suis guère donné la peine d'y réfléchir. Tout au plus avais-je pris cette funeste habitude de passer mes engagements défunts aux pertes et profits de l'histoire. J'appellerai cela une pensée par strates successives : chacune de mes révélations politiques recouvrait l'autre jusqu'à l'effacer. Pendant longtemps, je ne me suis pas senti disqualifié par mes erreurs : bien sûr, j'en avais rétrospectivement l'intime conscience, mais par une mystérieuse alchimie je puisais dans de discrètes autocritiques le droit de légiférer encore plus fort et plus haut. Bref, sans doute et sans remords. Je n'établissais nul rapport entre mes écrits politiques, cette soumission changeante aux nécessités de

l'histoire, et les déportés qui, là-bas, à l'autre bout de l'Europe ou du monde, mouraient derrière des barbelés. On les tuait au nom d'idées qui avaient été les miennes, ou que j'avais soutenues ? Ce n'était plus mon affaire : j'avais déjà investi ailleurs. Pour être brutal : pas de service après vente.

Bavardage ? Je n'en suis pas si sûr. Je l'ai écrit cent fois en l'appliquant aux autres : on ne nous jaugera point sur nos seules intentions, chacun est responsable de ses paroles et de ses actes jusque dans leurs ultimes conséquences. On s'en doute : avec le recul, ce moralisme péremptoire qui fut le mien ne me facilite guère la tâche. Je citerai pour mémoire les propositions catégoriques que j'ai avancées dans *Qu'est-ce que la littérature ?* : ce n'est pas le moment de me rétracter, j'ai toujours pensé que c'était ce que j'avais écrit de meilleur. Je disais : « L'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer. » Et encore : « Il sait que les mots, comme dit Brice Parain, sont des "pistolets chargés". S'il parle, il tire. Il peut se taire, mais puisqu'il a choisi de tirer, il faut que ce soit comme un homme, en visant des cibles et non comme un enfant, au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre des détonations. » Rien qu'à me relire, j'en tremble : tout cela est démontré, estampillé, signé : ces locutions ont fait le tour du monde. Mais le soir, c'est moi qu'elles empêchent de dormir. Vous m'accorderez que je ne

me suis réservé nulle issue, là du moins je suis honnête. Et cruel. Reprenons, je vous prie, cette présentation des *Temps Modernes* que j'écrivis avec allant en 1945 : « On a vu des écrivains, blâmés ou punis parce qu'ils ont loué leur plume aux Allemands, faire montre d'un étonnement douloureux. Eh quoi ? disent-ils, ça engage donc, ce qu'on écrit ? »

Je n'en suis pas encore à comparer Hitler à Staline, ou à Mao, encore moins à Thorez. Mais un mort est un mort, tous les charniers soulèvent la même odeur : j'ai presque fini par m'en persuader. Et c'est à mon tour de faire preuve d'un étonnement douloureux : si vous croyez que la confidence est facile. Je relis encore mon texte de 1945 : « Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire et nous n'avons pas envie de parler pour ne rien dire. Le souhaiterions-nous d'ailleurs que nous n'y parviendrions pas : personne ne peut y parvenir. Tout écrit possède un sens, même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre[2]. » Et puis la formule fameuse : « Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni Vestale ni Ariel : il est "dans le coup", quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. » Mes silences, qui furent nombreux, ne me servent pas davantage. J'avais tout prévu : « Se taire, ce n'est pas être muet, c'est refuser de parler, donc parler encore. » Résumons-nous, Simone de Beauvoir l'a fait pour moi dans *La Force des Choses* : « Il y a des mots aussi meurtriers qu'une

chambre à gaz. Des mots ont armé l'assassin de Jaurès, des mots ont acculé Salengro au suicide. Dans le cas de Brasillach, il ne s'agissait pas d'un délit d'opinion. » Alors voilà, toutes proportions gardées, et quel que soit le tourment que je m'inflige, je ne puis plus me refuser à moi-même ce que j'ai si libéralement accordé aux autres : une entière responsabilité. « En politique, ai-je prévenu dans "Merleau-Ponty vivant", il faut payer. Nous n'étions pas des hommes d'action, mais les idées fausses sont des crimes autant que les faux mouvements. » Allons, aujourd'hui je dépose le bilan, et sans nulle échappatoire : Billancourt n'a plus besoin de ça pour se désespérer.

Je devine que cet accès soudain de lucidité ne va pas plaire à tout le monde et je vois d'ici l'interrogation désolée de certains de mes amis. Mais baste : je n'ai pas non plus l'impression qu'ils se sentent bien à l'aise, ces petits camarades. Je les vois mal me jeter la première pierre : les mésaventures de la *praxis* révolutionnaire les minent eux aussi. Qui ne les a rencontrés devant un verre, l'œil embué et la confidence amère, prêts à rabâcher pendant des heures leurs récentes désillusions sur l'avenir du prolétariat. Oh, ils ne l'avouent pas toujours en public : ils redoutent encore l'opinion de gauche et ils respectent les syndicats. Le jour, ils retrouvent leurs vertueuses et militantes indignations; le soir, ils déblatèrent entre eux contre les terribles croyances de leur jeunesse.

Regardez les anciens maos : les voilà pour la plupart dégoûtés à jamais de la politique. Les uns versent dans la psychanalyse, d'autres dans les recherches talmudiques, d'autres enfin dans la vie de province. J'en connais même qui se sont découverts secrètement des âmes de conservateurs. La faute à qui ? A l'histoire ? Au prolétariat ? Aux mauvais chefs qui dévient toujours les révolutions ? A la méchanceté des hommes et des choses ? Mais quoi : il ne suffit pas de s'interroger pour devenir un traître, ni de réfléchir pour déméríter.

I

Reprenons depuis le début. J'ai toujours entretenu des rapports troubles avec la politique. Avant la guerre : rien. Je me souciais de la révolution comme d'une faribole. Bien sûr, le cœur à gauche, comme chacun. Au reste, je haïssais la bourgeoisie. Je criais : « Science, c'est peau de balle, Morale c'est trou de balle[3] ! » Inopérante révolte. J'avais reçu du ciel l'impératif mandat d'écrire des livres et d'interpréter le monde : aux autres de le transformer si cela leur chantait. Nizan me séduisait par son élégance et son extrémisme hautain, c'était mon ami depuis la classe de cinquième. Mais lorsqu'il adhéra au P.C., c'est peu dire qu'au fond je me suis senti trahi : qu'allait-il chercher là-bas que je n'avais su lui donner ? Quant à le suivre, pas question. Pour un petit-bourgeois, je voyais quelque bouffonnerie à

endosser l'uniforme de combat des prolétaires. Et pourtant, ce n'était pas si simple : en se faisant *communiste*, Nizan m'épatait *aussi*. Il avait sacrifié son dandysme aux lourdes certitudes du P.C. adolescent. Comme Politzer, qui avait abandonné sur l'ordre du Parti ses recherches en psychologie pour ressasser une économie politique de commande. J'étais sensible au sacrifice de ces moines-soldats : quoiqu'incapable de les imiter, j'enviais l'épaisseur qu'ils donnaient à leurs personnages. Ils s'étaient coulés dans le bronze des acteurs de l'histoire, le Parti parlait par leur bouche et ils avaient des millions de frères de par le monde. Quel soulagement ! En toute circonstance, ils savaient quoi penser : et s'ils l'ignoraient, on le savait pour eux. Moi, je n'avais pas cet avantage et ma liberté solitaire, cette fleur exquise, me semblait parfois plus difficile à porter.

Le communisme, je lui accordais une sympathie de principe. Mais qu'on y prenne garde : de loin. En U.R.S.S., pensais-je, le prolétariat construisait dans la douleur l'énorme machinerie du socialisme. Rien à redire. Pourtant ce sérieux labeur ne me concernait pas. Je l'avoue : je ne me serais pas senti à l'aise dans un régime socialiste : l'expérience soviétique me glaçait. A tout prendre, la société américaine m'attirait davantage, dont je condamnais résolument le capitalisme. Admirable inconséquence : sur ce point, et même plus tard lors de mes amours avec le P.C., je n'ai au fond guère changé. Comprenez

bien, c'était malgré moi : que je fusse indifférent, favorable ou hostile au communisme soviétique, je n'ai jamais pensé que je puisse survivre dans ce régime austère. J'entends : survivre comme écrivain ou comme un homme libre. Ce qui ne m'a pas empêché plus tard de préférer le communisme à notre pourrissante démocratie. Allez savoir pourquoi : la morale et l'abnégation ont leurs secrets.

En 1933, mes véritables soucis étaient ailleurs. Comme on le sait, Aron me fit découvrir la phénoménologie : il revenait de Berlin où il avait étudié Husserl. Pour moi, ce fut un éblouissement : la philosophie tombait du ciel pour retrouver le monde, on pouvait enfin parler des choses, cet arbre, cette table, ce coucher de soleil, tels qu'ils se donnaient à nous. Sur la recommandation d'Aron, je partis pour l'année universitaire travailler à l'Institut français de Berlin. C'était en septembre 1933 : Hitler était au pouvoir depuis janvier. Je n'y prêtais guère attention. Non que j'en fusse complice : loin de là. Le national-socialisme me révulsait et l'on peut me croire sur ce point. Mais j'avais naïvement conçu que cette sinistre toquade devait s'en aller comme elle était venue, voilà tout. Les croix gammées, les chemises noires, l'antisémitisme triomphant, cela ne m'a pas remué au point que je le manifeste publiquement : à mon retour, je n'eus pas l'idée d'écrire le moindre article antinazi, ni de rejoindre le Comité des intellectuels antifascistes où se trouvait pourtant mon ami Nizan. Que penserais-je aujour-